Bruno DE LA SALLE, 2016, *Lettres à un jeune conteur, ou
le Jeu de la narration tranquille*

Saint-Claude-de-Diray : Éditions Hesse, 157 p.

Josiane Bru

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/3028>

DOI : 10.4000/clo.3028

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

ISBN : 9782858312511

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Josiane Bru, « Bruno DE LA SALLE, 2016, *Lettres à un jeune conteur, ou le Jeu de la narration tranquille* », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 80 | 2016, mis en ligne le 13 octobre 2017, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/3028> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.3028>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

**Bruno DE LA SALLE, 2016, *Lettres à un jeune conteur, ou le Jeu de la narration tranquille*
Saint-Claude-de-Diray : Éditions Hesse, 157 p.**

Josiane BRU

Bruno de La Salle a été en France un des principaux initiateurs du mouvement du « Renouveau du conte » qui s'est déployé au début des années 1970. Parallèlement aux néoconteurs qui – formés par tradition familiale au conte de transmission orale dont les lieux et moments de diffusion avaient progressivement disparu – exerçaient désormais leur talent narratif dans les foyers ruraux ou sur les podiums des fêtes villageoises, apparaissaient alors, principalement dans les villes et parfois venus du théâtre, des conteurs nourris de récits puisés pour la plupart dans l'écrit et dans une grande variété de cultures. Ils réinventaient, pour un public d'adultes, un art du conte original et construisaient un métier qui fait aujourd'hui partie intégrante du spectacle vivant. Soucieux de liens et de transmission, Bruno de La Salle fonda en 1981 à Vendôme le Conservatoire contemporain de littérature orale (Clio), lieu de réflexion et de création, centre de formation sur le récit oral dans la multiplicité de ses formes, privilégiant l'approche de l'épopée à laquelle il porte un intérêt particulier.

Auteur de plusieurs ouvrages sur son rapport au conte et sur sa propre pratique mais aussi de textes très courts dans lesquels il exprime sa difficulté de se trouver dans une situation singulière, un entre-deux-mondes entre oralité et écriture, l'auteur s'est longtemps interrogé sur la nature et la légitimité de son travail. Comme si, conscient de sa cohérence, il ne parvenait pourtant pas à en dessiner clairement les contours. Le temps a passé. L'ouvrage qui, sous la forme d'une série de *Lettres à un jeune conteur* en attente des conseils d'un aîné, est paru au printemps 2016, témoigne au contraire d'un apaisement et confirme sa volonté de transmettre les arcanes et les acquis personnels d'un métier qu'il assume désormais pleinement dès son titre. Être un conteur, un conteur expérimenté

à l'écoute des inquiétudes des jeunes : celui auquel il parle et qui rassemble tous les autres ou bien répondant simplement aux questions de tous ceux qui aiment les histoires et viennent les entendre. Il explore à leur intention les qualités et la méthode qui font le « bon » conteur. Non une technique mais un lent cheminement qui, à la manière d'un marcheur conscient de chacun de ses pas, conduit à l'harmonieux accord du narrateur, de l'histoire racontée et de celui ou celle qui l'écoute. Pour cela il préconise un « laisser-faire » ou « laisser-être » plus proche des modes d'être orientaux que de la pensée européenne.

Le livre est ponctué de récits de provenances diverses. Éclairant le propos, ils rappellent aussi combien il est difficile de parler pour ou sur les contes et qu'on ne peut le plus souvent en expliciter l'effet qu'en les donnant, fût-ce par écrit et en n'en retenant que la trame. Écrites comme des confidences, ces trente-trois lettres ordonnées en cinq chapitres balisent le parcours du conteur, partant du premier désir de dire une histoire jusqu'à la réussite, à la performance accomplie. Dans le premier ensemble, l'auteur aborde l'inventaire des « dispositions » nécessaires pour être un bon conteur (et un bon écouteur). Elles évoquent avec évidence les qualités dont doivent faire preuve les héros des contes merveilleux. On en retiendra en priorité *la candeur*, mais ce pourrait aussi être une autre des dispositions du troisième fils, le plus jeune, celui qui, sollicité par l'inconnu placé sur sa route, répond avec franchise et confiance. Il recevra en retour l'objet ou le conseil lui permettant d'aller jusqu'au bout de sa quête, c'est-à-dire, en fin de conte et de compte, de devenir adulte.

« Tu t'étais promis de porter une histoire quelles qu'en soient les difficultés. Tu l'as fait » (p. 146). La quête du conteur, c'est de porter sans faillir l'histoire et ses auditeurs. Il doit pour ce faire la laisser « se dire comme elle doit être dite », se laisser aller à elle et mettre scrupuleusement ses pas dans ceux de son héros, ne regardant que ce que regarde celui-ci et ne dire lui-même que ce qu'il voit. Il retrouve ainsi la manière des conteurs anciens qui ancrèrent le parcours de leurs héros dans des paysages familiers afin de mieux les donner à « voir ». Entre un groupe de quelques lettres concernant le choix des récits (« c'est l'histoire qui choisit le conteur ») et un autre sur les « techniques du corps » ou d'incorporation de l'histoire au sens le plus physique du terme, Bruno de La Salle donne neuf textes sur *l'oralité*. La question du temps – la mémoire, l'oubli et la peur qu'il suscite – y tient une place importante. Il recourt à maintes métaphores comme celle du tissage, de la saveur d'un mets ou de la visite d'une maison, une pièce après l'autre, suivant *l'Art de la mémoire* de l'Antiquité également réinventé de nos jours par les candidats aux concours de mémorisation. Mettant tout en œuvre pour lui apprendre « le jeu de la narration tranquille », comme le dit le sous-titre de l'ouvrage, il le rassure, à chaque moment

de son apprentissage, avec des mots qui valent aussi pour la plupart des entreprises humaines : diviser la difficulté en plusieurs étapes et les traiter l'une après l'autre, méthodiquement, en y mettant toute son attention. La narration tranquille, ici posée comme horizon vers lequel tend le conteur, est en premier lieu le résultat d'une longue patience.

La langue de ces lettres est belle, envoûtante comme l'image de la parole à voix basse dans une proximité que rien ne dérange, le projet généreux qui vise à transmettre l'expérience la plus intimement vécue pour aider l'autre à cheminer dans de moindres douleurs. Mais le but, qui consiste à atteindre la « tranquillité » indispensable à la bonne diction et à la pleine réception de l'histoire racontée, n'est-il pas de l'ordre du rêve ou du fantasme lié à la représentation que le conteur hors du système naturel de transmission se fait de la « disposition » du conteur traditionnel ? Comment, en effet, le jeune conteur, dont Bruno de La Salle dit si bien (p. 71-75) l'angoisse d'avoir à gérer en parallèle le déroulement d'une histoire dans laquelle il doit se laisser couler et celui du spectacle commandé, peut-il parvenir à la tranquillité requise pour faire oublier au public qui l'écoute le temps dévorant de son quotidien ? Les conteurs anciens *avaient* le temps, ils pouvaient moduler et répéter leurs récits à leur gré et selon les désirs de leur auditoire. Au contraire, prenant le risque de réciter au lieu de dire, les conteurs professionnels s'efforcent de *maîtriser* le temps compté du spectacle de scène : ce n'est réellement possible, nous montre l'auteur, que si le travail préparatoire est accompli point par point et dans le bon ordre.

Subtilement et sans s'attarder, Bruno de La Salle rappelle aussi que les « histoires » ont une histoire et que pour devenir un bon conteur il faut aussi aller regarder au-delà de ce qu'elles disent. Qu'il faut aussi pour les aborder s'immerger dans leur passé et leurs contextes. Entre les conseils que lui autorise sa longue pratique du récit oral, il distille ainsi en pointillé – rapidement, légèrement – des pans de sa vaste culture sur le conte et l'oralité. Évoquant des répertoires issus de traditions lointaines ou proches, il signale d'autres sources possibles, des plus modestes comme les petits récits pour enfants jusqu'aux œuvres prestigieuses d'écrivains qui « ont tenté à leurs époques de réactualiser les récits traditionnels dont ils héritaient » (p. 57). Il convoque ainsi avec discrétion, et seulement pour qui est prêt à entendre, les travaux des folkloristes européens du XIX^e siècle comme ceux d'autres chercheurs en littérature orale et jusqu'à ces repères que sont les outils de classement des contes de transmission orale (p. 57). Il pose successivement et toujours « à voix basse » les jalons de la formation du jeune conteur auquel il s'adresse tout en l'invitant dans le processus de création-transmission : « deviens toi-même sourcier d'histoires », facteur, au double sens d'artisan et de porteur.

Quelque chose pourtant étonne le lecteur de ces lettres et qui traduit bien, me semble-t-il, l'inconfort des conteurs contemporains dans les pays où ils sont coupés de cet arrière-plan mythique qu'est la tradition orale du conte. L'auteur parle en effet toujours d'« histoires », parfois de « récits ». Il n'emploie le terme de « conte » que pour les contes traditionnels, comme si ce vocable ne pouvait convenir à ce que racontent les conteurs aujourd'hui, comme s'il ne supposait pas la variété des formes, orientations ou sources des récits qu'ils offrent à leur public. C'est pourtant bien du *conte* qu'il s'agit tout au long de ces lettres, c'est-à-dire à chaque fois d'un « récit de fiction, issu de l'activité d'un conteur » comme l'écrivait Marie-Louise Tenèze. Excepté, dans la première lettre, une allusion rapide au conte à rire (non convaincante, ce n'est visiblement pas le créneau favori de l'auteur) c'est même de « conte au sens propre du mot », c'est-à-dire de *conte merveilleux* qu'il s'agit tout au long du livre. Dans la description de la démarche qui mène à la « narration tranquille » vers laquelle Bruno de La Salle entraîne son jeune interlocuteur, l'aventure du narrateur, à chaque performance, est en relation d'analogie avec celle du héros. Parti pour une longue quête, ce dernier passera, épreuve après épreuve et quelle que soit l'étrangeté de ces étapes, du manque initial de l'enfance à la plénitude de l'âge adulte pourvu qu'il ait la modestie de les franchir une à une et dans le bon ordre. Le narrateur et le héros tendent de la même façon vers cette « fin heureuse » dont la règle définit ce genre narratif. En restant au plus près du héros dont il « voit » et donne à voir les péripéties du parcours jusqu'au terme prévu de sa quête, le conteur désireux de raconter une histoire la mènera nécessairement jusqu'au bout pourvu qu'il se laisse conduire par la « tranquille étrangeté » que Nicole Belmont souligne au même moment, quoique pour des raisons différentes, comme la marque du conte merveilleux¹.

Ce bel ouvrage d'un conteur confirmé étayant avec bienveillance le parcours de ceux qui s'engagent aujourd'hui dans ce métier montre que le temps du « Renouveau » est passé et que l'art du conte oral contemporain est désormais bien engagé sur sa propre voie, enfin légitime. Les plus jeunes sauront gré à Bruno de La Salle de la liberté vers laquelle les entraîne sa parole décomplexée par rapport au conte traditionnel.

1. Postface à *le Conte merveilleux français*, supplément au catalogue de P. Delarue et de M.-L. Tenèze, Toulouse, Presses universitaires du Midi. À paraître en 2017.